

YADH BEN ACHOUR

## *Le nationalisme arabe sans peur*

Le nationalisme a besoin d'un mythe<sup>1</sup>. Sa difficulté c'est que l'homme ne vit pas d'un seul mythe. Il peut accrocher celui de son identité à la fois aux contes et légendes de sa nation, de son village, de sa région, ou aux miracles de sa religion. C'est en bifurquant et jamais en marchant droit que l'homme se saisit de lui-même, dans son groupe.

Le nationalisme survient lorsque l'un de ces mythes prend la forme d'une croyance politique concrète, débouchant sur la détermination d'une allégeance spécifique, qui domine les autres ou cherche à les exclure du domaine de l'organisation collective et de l'identité. A ce titre, le nationalisme tend à s'affirmer comme l'instance exclusive habilitée à nous envoyer à la mort habillée d'allégresse. Il est la conjonction d'un mythe et du politique, avec, évidemment, le travail de l'histoire. Cette histoire a fait qu'aujourd'hui la Nation constitue ce mythe. La Nation, représentée par l'Etat, désigne cette ultime allégeance. Un Français, en 1991, même s'il regarde avec douceur et élan vers plusieurs directions, sait que les repères de son identité ne sont pas « politiquement » égaux.

Pourtant, ce repère privilégié de l'identité reste toujours menacé par le polyethnisme culturel de l'homme. Un juif français peut se sentir d'abord français, ou rien d'autre que français. Mais il peut, comme cela est hélas arrivé, se trouver nié et exclu de l'identité

1. Sans atteindre le niveau de l'imaginaire poétique pur, le mythe n'en diffère pas fondamentalement. Il procède d'un réel sur-réalisé. Il part de l'historique en le sur-déterminant au niveau de la représentation.

française, par des Français ou par « l'Etat français », ce qui le met en marge ou en dehors. Par ailleurs, il peut admettre la France comme sa vraie patrie et néanmoins nourrir pour Israël « un sentiment sans rémission » (Serge Koster, d'après F. Braudel, *L'identité de la France*, 1986, II, p. 193). L'Etat-nation n'est donc pas un absolu. Il serait d'ailleurs dommage qu'il le devînt. Tout absolutisme est un anti-humanisme. Dans le cadre de l'Etat-nation les accidents restent toujours possibles.

Les nationalistes arabes ont approfondi le sens de la diversité. Celle-ci se situe au niveau des forces matérielles, de l'histoire des dynasties locales, des dialectes dérivés de l'arabe, des langues non arabes, des religions et de la constitution des Etats actuels. Par où se ferait donc l'indispensable unité sans laquelle il ne pourrait y avoir de nationalisme ?

Les théoriciens du nationalisme arabe donnent une réponse dont le contenu est historique, culturel et psychique : la langue arabe, d'une fascinante pérennité, est l'élément central de la construction d'une « nation arabe » ; l'Etat arabe est l'origine de l'Empire islamique ; il existe enfin chez les Arabes un sentiment commun d'appartenance, un vouloir vivre ensemble.

Mais la difficulté du nationalisme arabe c'est qu'en lui et autour de lui trop de mythes s'entrechoquent et que sa mythologie est plus lourde que son anthropologie. Il s'abrite dans l'aspiration et la pensée, plus qu'il n'est matérialisé dans le social.

#### *De l'arabité à la « nation arabe »*

Le nationalisme arabe s'est d'abord posé contre quelque chose. Il s'est élevé en profitant du délabrement de l'Empire islamique représenté par le Califat ottoman. Il y fut aidé par les grandes puissances dont la grande affaire, jusqu'à la Grande Guerre, visait à affaiblir l'Empire. Il y fut aidé également par les missions chrétiennes (jésuites, protestantes américaines, orthodoxes russes). Plus tard, l'impérialisme se servit des chefs tribaux et de la constitution d'Etats « sous bonne garde » pour achever « l'homme malade », T. E. Lawrence visait le démembrement de l'Empire ottoman. Ces nouveaux Etats, ajoutait-il, seront « aussi inoffensifs pour nous que ne l'était la Turquie... Convenablement maniés (les Arabes) doivent demeurer dans un état de mosaïque politique, un tissu de petites principautés jalouses, incapables de cohésion » (Wafik Raouf, *Nouveau regard sur le nationalisme arabe*, L'Harmattan, 1984, p. 37).

Il est vrai qu'au nom de l'*ummah* islamique l'autorité turque

avait bien terrorisé : Irakiens, Syriens, Libanais, Egyptiens s'en souviennent. C'était le temps (1915-1916) où les nationalistes arabes étaient pendus pour trahison par les Turcs.

Mais l'Empire et le Califat, malgré tout, étaient donneurs de sens, en particulier pour les Arabes musulmans qui regardaient son écroulement avec amertume.

La notion d'« arabité » qui se trouve au cœur du nationalisme arabe s'est d'abord constituée sous l'aspect d'une renaissance culturelle et littéraire arabe et plus particulièrement d'une littérature critique et moderne dès le XIX<sup>e</sup> siècle en Orient, en particulier chez les chrétiens libanais comme Nasif al-Yaziji (1800-1871), Faris al-Shidyāq (1805-1887) et Butros al-Bustani (1819-1883). Avec Kawakibi (1849-1902) est avancée une sorte d'utopie fédérative arabo-islamique, où l'élément arabe se substituerait à l'élément turc. La simple arabité évoluera vers l'idée plus concrète d'une « nation arabe » dans la pensée de Néjib Azouri. Celui-ci a fait paraître *Le réveil de la nation arabe dans l'Asie turque* en 1905, et, aidé par la France, prit certaines initiatives dont la création à Paris de la Ligue de la patrie arabe et l'organisation d'un Congrès en 1913. Mais jusque-là encore, ne sont concernés que les Arabes de l'Orient ottoman.

Ce n'est qu'avec Sati al-Husri (1882-1968) que l'idée de « nation arabe » englobera l'universalité de tous les Arabes unis par la langue, la culture, l'histoire. Sati al-Husri, influencé par le nationalisme germanique de Herder et Fichte, posera les principes d'un nationalisme romantique, populiste, anti-provincialiste fondé sur la langue et l'unité culturelle de « l'*ummah* arabe ». Le concept d'*ummah* quitte alors l'universalité du peuple des croyants, pour définir l'universalité d'un peuple parlant. « Tous les pays dont les habitants parlent la langue arabe sont arabes », dira Sati al-Husri. La langue arabe devient ainsi la patrie d'un peuple.

La pensée de Sati al-Husri est radicalisée par Michel Aflaq, le théoricien du baath, qui l'oriente vers l'action politique et l'idéologie socialiste. La création de « l'homme arabe » devait prendre la forme d'un processus de révolution (*inqilab*) de la personnalité, de la pensée et de l'avenir, sous l'impulsion d'un parti d'élite. Le baath affirme donc la présence arabe dans la culture et dans le combat contre l'hégémonie, quelles que soient ses formes (sionisme, capitalisme, colonialisme essentiellement). Les mêmes grandes aspirations animeront le nassérisme, sauf qu'ici l'action l'emporte largement sur la théorisation.

*Nationalisme et nationalismes*

Les mouvements de libération puis la constitution des Etats indépendants vont créer de nouveaux nationalismes. Si le nationalisme arabe s'affirme comme une « quête » régénératrice de la culture, comme culte de l'appartenance et affirmation de soi, à échelle universalisante, les autres proviennent d'une expérience particulière et d'une tradition intellectuelle à part.

Dans la lutte de libération nationale le nationalisme arabe offrit une vision valorisante pour un peuple nié. Dans cette phase, non seulement il n'entra pas en conflit avec les mouvements d'indépendance, mais leur apporta au contraire des raisons de croire.

Les Etats nouveaux se retrouvèrent face à eux-mêmes après le départ du colonisateur. Mais ce n'était ni les mêmes Etats ni les mêmes constitutions sociales. Les uns n'étaient pas loin de l'Etat souverain, déterminant sa politique et ses alliances, fondé sur une tradition nationaliste indépendante. Les autres n'avaient d'Etat que le nom. Certains ont été institués par la volonté d'une puissance hégémonique. D'autres sont exclusivement perçus comme des excroissances des banques et du commerce occidentaux, ainsi que de leurs actions diplomatiques. Pour les Arabes, dans leur majorité, ces derniers peuvent se créer ou disparaître à loisir, ils ne soulèveront aucune émotion.

La question se pose autrement pour les Etats disposant d'une tradition étatique ancienne ou même récente. Le Maroc, dans l'affaire du Sahara occidental, est le Maroc, rien d'autre. Cela a un sens, une réalité tangible. La même tradition, approximativement, a permis à Bourguiba de narguer Nasser et Kaddafi.

L'Etat existe avec une réalité qui ne se limite pas au seul point de vue du droit, ni au seul monde des symboles : hymne, drapeau, frontières internationalement reconnues. Il est le dispensateur de l'ordre et des services, le centre de la souveraineté.

Le nationalisme arabe va donc tenter de le dépasser ou même de le déstabiliser, comme le firent le nassérisme et le baathisme, au nom du socialisme arabe et de l'anti-impérialisme. Il fallait porter la révolution arabe à l'intérieur des frontières, par la propagande et la formation idéologique. Tout cela fut accompagné de gestes à valeur symbolique ou pathétique d'une grande portée (notamment nationalisation de Suez, 1956, République arabe unie, 1958). Plusieurs tentatives de « République unie », d'« union », de fédérations furent faites. Bourguiba lui-même vécut le charme unitaire, Hassan II fit également cette concession au même Kaddafi.

*Le nationalisme arabe et la guerre des mythes*

De l'Islam, de l'Empire islamique, du concept de « nation arabe », du concept d'Etat, va donc se former une sorte de pensée éclatée, qui n'arrive pas à se clarifier et où rien ne se décide. Tout est à la fois présent et absent. La disparition du Koweït émeut trop peu d'Arabes, parce que pour les Arabes l'Etat n'est pas la valeur ou le repère identitaire suprême. Par ailleurs, le Koweït riche nourrit les banques américaines. Cela suffit à faire oublier les Koweïtiens en tant que peuple souffrant ou Etat agressé. Dans la guerre des mythes Nation arabe / Etat, Peuple déshérité / Caste des émirs, Capitalisme impérialiste / Anti- « colonio-sionisme », le combat est inégal et les douleurs bien passagères. Le devoir prime la légalité.

Cela explique que les Arabes ne soient pas préparés à comprendre le scandale suscité en Occident par l'affaire koweïtienne. Le droit des gens ? Il devrait être au service de la justice ; ce n'est pas le cas, pour au moins une raison capitale : le droit des gens a servi jusque-là à promouvoir un peuple et en nier un autre, celui des Palestiniens. Ce scandale est donc le leur et non pas le nôtre, pense-t-on. L'Etat est ici victime du nationalisme d'un peuple agressé, trop longuement agressé. Le nationalisme se déclare dans ce cas, non sous la forme d'une théorie politique, mais d'une sensibilité collective explosive et diffuse.

Allons plus loin ! La Tunisie fait partie des Etats qui disposent d'une tradition étatique bien assise. Pourtant, lors de l'affaire de Gafsa, nombre de Tunisiens n'avaient pas crié au scandale, comme leur Gouvernement. Pour les Tunisiens du Sud, par exemple, l'Etat central n'était, après tout, que le pouvoir du « combattant suprême », donc d'un certain profil intellectuel ; ce n'était pas encore « l'Etat », étalon indiscutable de l'allégeance et de l'identité. Il ne le deviendra d'ailleurs définitivement que lorsque les questions du sous-développement économique et de la culture seront résolues, et que la modernité, soutenue par un système éducatif national sans faille et sans incohérence, sera comprise comme autre chose que l'occidentalité. Le Président Bourguiba, dans sa perspective de « l'unité nationale », avait combattu avec acharnement toute identité se situant au-dessous de l'Etat (tribalisme = *urushiya*, dans la terminologie bourguibienne) ou au-dessus. Ce même Bourguiba signe pourtant avec la Lybie un accord instituant la « République arabe islamique ».

Car l'islamisme a lui aussi son mot à dire. Il estime que ni la nation-Etat, ni la nation arabe, ni la raison universelle ne sont des lieux indiscutables d'adhésion, et il fait pression en ce sens. Il est

significatif de constater que le chantre du nationalisme, le Parti baath, se voit amené, dans l'affaire koweïtienne, à brusquement se réclamer du Livre, à battre pavillon : *Allah akbar* (Dieu est grand), bref à s'instituer enfant de Dieu. La raison étatique n'est pas une raison suffisante. Dans le monde arabe, elle a besoin d'adjuvant.

Ajoutons que l'arabité qui est au cœur du nationalisme arabe ne peut avoir le même sens pour tous les Arabes. Elle n'est pas perçue ni vécue par les Maghrébins comme elle l'est par le Machrek. La notion d'« existence nationale arabe » magnifiquement décrite par T. E. Lawrence dans *Les sept piliers de la sagesse* est plus proprement orientale. Les Maghrébins la vivraient plutôt comme une « utopie » que comme une « idéologie ». Et s'ils s'agitent parfois plus que les autres c'est soit pour imposer à leurs gouvernants l'espace de liberté qu'ils leur refusent, soit pour exprimer le désespoir dans lequel les plongent leurs conditions de déshérités, soit, plus prosaïquement, parce qu'ils se savent éloignés du champ réel des confrontations.

Par ailleurs, malgré la reconnaissance des « valeurs » islamiques comme prédominantes par les théoriciens du baath, notamment Aflaq, malgré la sincère conviction des uns et des autres sur la question de l'identité, il reste toujours en arrière-pensée, des ambitions, des intérêts, des craintes qui constitueront autant de discordes autour de la construction unitaire. Le nationalisme arabe est plus entraîné qu'il n'entraîne. Il sert, plus qu'il n'est servi. Idéologies, dictatures, Etats le sollicitent. Il peut faire des victimes, il peut être victime.

Tout cela est donc vécu dans une sorte de chaos intellectuel dans des sociétés déstabilisées par leurs mutations sociales. Parmi les tragédies du nationalisme arabe, celle qui provient d'un indicible contraste entre un travail profond de modernisation de la pensée, de façonnement du sentiment communautaire, de récupération de la culture et, en fin de parcours, de lamentables histoires de chefs, ou de creuses aventures, accompagnées parfois des cris adulateurs d'un peuple orphelin (ceux qu'on fit par exemple à Nasser après la défaite de 1967). Ces chefs, même s'ils atteignent parfois un étonnant degré d'ingéniosité politique, n'ont pas de vision claire d'eux-mêmes, de leurs peuples et du monde. Leur comportement se situe entre l'image canonique du chef (Califat), son image régaliennne (Mulk) et son image moderne. Leur « authenticité » est celle d'une conscience renversée noyant dans le discours les vérités de la société. Rare est le discours arabe heuristique. La clarté s'égare dans l'évasion.

Autre paradoxe du nationalisme : parti d'une vision destinée à

construire une âme, à ranimer une volonté dormante, le voici confisqué par le militantisme plat et centralisateur, au détriment de la société, puis par les castes militaires, au détriment du politique.

Aujourd'hui même, il n'est pas capable de clarifier nos idéaux. Ce confusionnisme est d'ailleurs l'apanage de tous les Arabes, trop riches de croyances, trop fertiles en idéaux.

Nous égalisons ces idéaux sans discernement, c'est-à-dire sans bien distinguer le terrain de la sensibilité, celui de la spiritualité, celui de la souveraineté, celui de la moralité. De tout nous faisons « le » politique et c'est ainsi que tout part en lambeaux. Le politique se déchire ou se résorbe dans la phraséologie, le commerce de grandes émotions ou le charisme ivre. Les aspirations sont brisées par l'échec et ce dernier couvert par la fausse conscience, le verbe et la passion. Ainsi compris, le nationalisme arabe ne peut être qu'une plongée dans le vide.

#### *Plaidoyer pour un nationalisme sans fureur*

Le nationalisme arabe crée des émotions, mais il a été jusque-là sans issue. Ou il maintient dans le délire, ou bien, de déception en déception, il finit dans l'autoflagellation, dans des sociétés dérégées, sous-développées, reposant sur des systèmes boiteux d'éducation, de santé, d'organisation urbaine, et vivant comme une maladie le heurt de leurs archaïsmes et de leur modernisation.

Lorsque nous comprendrons tous que l'arabisme ne peut être qu'un humanisme, comme ses inventeurs l'ont imaginé, ne niant rien de ce qui fait la richesse du monde arabe, y compris les Etats, y compris les minorités du Machrek et du Maghreb ; lorsque nous comprendrons que la liberté est meilleure que la foi parce que celle-ci, à moins de déchoir au rang d'un stupide conformisme dont Dieu lui-même ne voudrait pas, y prend sa source, son sens et sa valeur ; et que cette liberté, pour les mêmes raisons à peu près, est meilleure qu'une Nation arabe posée en soi ; et que cette liberté est tributaire d'une société démocratique, laquelle est issue d'une famille démocratique qui dépend elle-même du statut moral et juridique de la femme et de l'enfant ; qu'elle est également tributaire d'un développement économique équilibré et de choix culturels puissants et inventifs, probablement douloureux, nourris de la tradition culturelle arabe rationnelle et humaniste, ouverte à la culture universelle de notre temps ; lorsque les intellectuels joueront leur rôle critique et cesseront de croire que leur mission consiste à se déterminer par la loi du nombre, ou à se fourvoyer dans le monde de l'ambition politique,

ou encore à écraser le sens philosophique et l'idée d'un impératif moral de liberté et d'universalisme sous le néfaste empire du sociologisme, de l'anthropologisme et des sciences humaines et sociales du « comprendre et se taire » ; que pour désamorcer une crise ou définir une politique, on sache qu'au début n'est pas le Verbe mais le Débat, la raison inquiète et non la foi ; et que c'est par là que notre conscience se délesterait de sa surcharge d'idéaux et qu'elle aura une perception claire du Politique se détachant, comme instance ultime, du culturel, du spirituel et de l'éthique ; seulement alors nous pourrions vivre sans peur le nationalisme arabe.

Quelques lectures :

- A. Abdelmalek, *La pensée politique arabe contemporaine*, Seuil, 1970.
- S. G. Haim, *Arab nationalism*, Univ. of California Press, 1962.
- F. Mellah, *De l'unité arabe*, L'Harmattan, 1985.
- B. Tibi, *Arab nationalism, a critical enquiry*, Mac Millan Press, trad. anglaise, 1981.
- R. Wafik, *Nouveau regard sur le nationalisme arabe (baath et nassérisme)*, préf. de P.-M. de La Gorce, L'Harmattan, 1984.

RÉSUMÉ. — *Le nationalisme arabe a évolué de l'arabité, comprise comme aspiration culturelle, à l'idée d'une existence nationale arabe, comprise comme aspiration politique. Mais le nationalisme arabe se trouve confronté à la réalité des Etats, ainsi qu'à une « utopie » plus large : la nation (ummah) islamique. Autour de lui, trop de « mythes » s'entrechoquent. Aucun n'arrive à émerger et à se détacher clairement des autres.*